

*Lettre de M. Jousse à M. Coillard sur la mort et les obsèques
du chef Molapo.*

5 juillet 1880.

Mon cher frère,

C'est à moi qu'il revient de vous informer des événements survenus dans votre ancienne station. Molapo a cessé d'exister; il est mort dans la nuit de lundi dernier, 28 du mois de juin. Depuis bien des jours, les messagers se rendant de Lérivé à Moriija se succédaient sans relâche, et chacun d'eux annonçait que l'état du chef allait en empirant. Si on en croit la rumeur publique, sujette à caution dans des circonstances pareilles, sa fin aurait été hâtée par une médecine violente qui lui a été administrée, à sa requête, par une femme qui ne lui aurait pas caché que ladite médecine pouvait lui être fatale.

Pendant les derniers jours de sa vie, Molapo était en quelque sorte gardé à vue par deux vieux serviteurs qui ne voulaient pas laisser approcher les chrétiens; le missionnaire lui-même n'a été admis que lorsque le malade était déjà privé de l'usage de la parole. Toutefois, Lydia et Rahabe furent appelées, et par leur moyen la grande voix de Dieu a pu se faire entendre au moribond. Les détails que je vous transcris ici, je les tiens de notre Moshé Moussetsé, qui m'en a garanti la vérité. Les deux femmes susmentionnées ont lu la Parole de Dieu à Molapo et prié avec lui. Une nuit, il fondit en larmes, demanda qu'on le sortit d'où il était et qu'on le conduisit *chez le missionnaire*. Que s'est-il passé dans cette âme, autrefois le temple du Saint-Esprit et devenue la demeure de Satan? Nul ne le sait, et si personne ne peut dire qu'il y a eu un retour vers Dieu, nous devons attendre, pour être au clair sur cette question-là, le jour des grandes révélations.

En prévision de la mort de son frère, Letsié avait donné des ordres pour que le corps fût apporté à Thaba-Bossiou,

où se trouvent les tombeaux de la famille de Moshesh. En l'absence d'un menuisier, notre frère Dormoy a fait le cercueil, et jeudi, à midi, le wagon qui le portait arrivait sur le bord du plateau de Bérée en face de la station; il était escorté par environ un millier d'hommes. Du wagon, le cercueil fut porté à bras jusqu'à ce côté-ci de la rivière où l'attendait une autre voiture. Comme le cortège funèbre s'approchait de la station, j'allai à sa rencontre avec nos frères Kohler et Dormoy, et nous l'accompagnâmes jusqu'à une certaine distance; l'enterrement devait avoir lieu le lendemain. Ce même jour, nous arrivaient notre ami Dieterlen et Mademoiselle Julie Keck; le lendemain, les familles Casalis, Dyke père et fils, tous invités par le chef. Je me sentais heureux de ne pas être seul dans une circonstance qui devait réunir des milliers d'auditeurs auprès d'une tombe. Sur les trois heures environ, le cortège partait de la maison de Moshesh. En tête, mais derrière les pasteurs officiants, Letsié, M. Griffith, Ch. Maitin, les missionnaires et leurs femmes. La masse des assistants était si considérable et si compacte que la terre tremblait sous nos pas. Je n'essaierai pas de dépeindre la scène imposante qui s'offrit à mes regards, lorsque, monté sur un talus, mes yeux se promenèrent sur cette foule recueillie et émue. Chargé de prendre la parole devant ces milliers d'âmes immortelles, dont un grand nombre ignorait les vérités du salut, j'aurais voulu qu'un ange pût prendre ma place et les amener aux pieds du Sauveur. Oh! comme alors on se sent faible et misérable, et avec quelle ardeur on crie: « Parle, toi, parle, Seigneur! » Letsié était ému, les femmes en grand nombre sanglotaient. En votre nom, je dis un solennel adieu à cette dépouille que nous allions confier à la terre et je cédaï la parole à M. Dyke père. Jonathan, le fils aîné de Molapo, pleurait silencieusement à côté de nous. La prière et le solennel: « Tu es poudre, et tu retourneras en poudre » prononcés, la fosse fut comblée, et pendant qu'on recouvrait le cercueil, et bien avant sans

doute, cette question s'imposait à tous : « Qui gouvernera à la place de Molapo ? »

La cérémonie funèbre terminée, les missionnaires se retirèrent, mais le peuple resta là, avec ses chefs, autour de cette tombe encore toute fraîche, et Massoupa se rendit l'interprète des sentiments de tous en demandant : « Qui remplacera le défunt ? » Letsié, s'adressant à Jonathan, lui demanda s'il se sentait de force à porter cette lourde tâche ; il répondit : — « Oui, avec le secours de Dieu. » Letsié : — « Tu as bien dit, mon fils, avec le secours de Dieu, car sans lui nous sommes incapables de le faire. » Puis, Letsié se mit à prier d'une façon si touchante qu'on en était ému jusqu'aux larmes.

Il est probable que notre frère Dormoy vous écrira et vous donnera, sur le triste événement qui nous a réunis, des détails que j'ai omis ; mais comme j'étais le seul de ceux qui vous avaient conduit, il y a vingt et un ans, chez Molapo, et que, depuis lors, j'ai toujours pris un intérêt réel à cet homme que vous avez aimé et que j'ai aimé aussi, j'ai cru devoir vous communiquer ces détails, jetés en hâte sur le papier, pour qu'ils vous arrivent le plus tôt possible.

C'est vendredi que l'enterrement de Molapo a eu lieu ; un grand *Pitso* avait été convoqué pour le lendemain dans le but d'entendre les députés qui avaient été envoyés au Cap pour plaider auprès du Parlement la cause des Bassoutos au sujet du désarmement. Invités par le chef Letsié à assister à cette grande assemblée, nous nous y rendimes tous ; M. Griffith et plusieurs membres de la magistrature avaient aussi été invités. Vous qui êtes au courant des affaires du pays, vous pouvez comprendre l'importance des matières qu'on allait traiter ; c'était la vie ou la mort qui devait résulter des discours du peuple et des décisions qu'allaient prendre les chefs. Ramabirikoé, dans une allocution remarquable par sa netteté et sa précision, rendit compte de la mission qui leur avait été confiée et termina en disant que leur requête ayant

été rejetée, il n'y avait plus qu'une chose à faire : « remettre les armes. » Jonathan prit la parole et dit qu'il marcherait sur les traces de son père ; ce dernier avait dit qu'on se soumit au gouvernement de la reine, et il se soumettrait. Les orateurs qui ont pris successivement la parole ont soutenu ou combattu le désarmement. Letsié a prêché la soumission, et nous avons lieu de croire qu'il sera obéi, quoique ses fils, la plupart du moins, soient opposés à cette mesure du gouvernement. Après tous, M. Griffith a été invité à prendre la parole, et dans un langage à la fois digne, élevé et paternel, il a invité les Bassoutos à se soumettre, les assurant que le gouvernement n'était animé que de bonnes intentions à leur égard. Invité à terminer par la prière, je le fis d'un cœur ému, après quoi il y eut des acclamations pour la Reine, pour Letsié et pour M. Griffith. Japhéta (1), le fou que vous connaissez, proposa aussi un hurra pour les Eglises de France, mais je ne me suis pas senti disposé à mêler ce nom cher à nos cœurs aux clameurs d'un pitso.

Tout s'est donc bien passé, et nous pouvons espérer que le calme reviendra en dépit de la frayeur qui règne partout et qui a fait partir plusieurs marchands. L'alarme est grande ; à Masérou, on a cru avoir de *grands sujets* de craindre que les blancs ne fussent massacrés, ce qui m'a paru un outrage au caractère des Bassoutos. Ils peuvent protester contre un décret injuste, mais aller jusqu'à se montrer cruels, pour y croire, j'ai besoin de le voir.

En terminant, je vous dirai combien il nous a été doux de recevoir tous nos amis ; quel privilège que celui de ne former *qu'un cœur et qu'une âme!*

Votre tout dévoué,

TH. JOUSSE.

(1) Homme très pieux, mais sujet à des mouvements d'exaltation déplacée.